

Editorial

Journée d'espoir pour la Suisse

J'avais prévu de prendre quelques jours de vacances à mi-novembre. Hélas c'est la maladie et l'hôpital qui m'attendaient! Pendant que j'essayais de retrouver la coordination de mes mouvements et l'équilibre de mon corps (exercice qui est loin d'être terminé), j'ai su d'emblée que je pourrais compter sur la collaboration des membres du comité rédactionnel de *l'Essor*. Je les en remercie et, pour le présent numéro, je pense notamment à Edith, Mousse et Mario. Merci de leur précieux concours: il est bon de savoir qu'on peut s'appuyer sur les autres.

Sur mon lit d'hôpital, j'ai eu tout le temps de réfléchir aux conséquences des dernières élections fédérales. Je dois avouer que j'étais pessimiste quant à l'avenir de la Suisse. La large victoire de l'UDC est un signe de fermeture du pays, un geste d'égoïsme à l'égard du monde, un mauvais signal pour les relations internationales.

Le parti de Christoph Blocher se distingue par son populisme (croire que le peuple a besoin de telle ou telle solution) et par sa volonté de trouver des boucs émis-

saires (ou plutôt des moutons) pour justifier ce qui ne va pas en Suisse. Ainsi, il s'en prend aux étrangers, aux chômeurs, aux faibles, aux démunis, aux handicapés, les accusant de tous les maux de la terre. Pas une seule seconde, il pourrait se demander si la plupart des problèmes proviennent d'autres causes: l'injustice, le profit immédiat, la consommation à tout prix, les écarts scandaleux entre les revenus des riches et des pauvres. Pour l'UDC, il y a d'un côté les bons, de l'autre les méchants. Triste résumé pour un parti dirigé par un fils de pasteur!

La réaction qui a suivi à Zurich et Saint-Gall (non élection au Conseil des Etats de deux dirigeants importants de l'UDC) laissait entrevoir un petit espoir. Le miracle a eu lieu: les parlementaires de gauche, verts et centristes (renforcés de quelques radicaux) ont choisi d'éjecter Christoph du Conseil fédéral. La morale est sauve: on ne méprise ainsi impunément les lois, surtout quand on est ministre de la justice. Le Parlement fédéral vient de donner une leçon: il a admis que la concorde n'était pas une simple règle mathématique mais qu'elle reposait sur l'intérêt général et le bien commun.

Les Chambres fédérales se sont aussi souvenues que 71% des électeurs suisses n'avaient pas accordé leur voix à l'UDC. Elles ont coupé la poire en deux en éliminant l'UDC grisonne Eveline Widmer-Schlumpf, garantissant ainsi les deux sièges du parti. Mais on se retrouvera avec des minoritaires capables de collégialité et non avec un Christoph Blocher arrogant et dangereux pour la réputation du pays.

Terminons encore par une bonne nouvelle. Il y a 2007 ans, Dieu nous a donné son fils pour nous sauver. Qu'on soit chrétien ou non, ce sacrifice doit nous interpeller, nous guider. Jésus-Christ était un partisan du pacifisme. En 2008, *l'Essor* parlera beaucoup dans ses forums de la non-violence, doctrine qui fait un retour remarqué après les années Ceresole, Gandhi et Martin Luther King. Joyeux Noël à tous nos lecteurs et paix à tous les hommes de bonne volonté.

Rémy Cosandey

Affûtez vos plumes

Vous savez déjà que *l'Essor* fait la part belle aux articles rédigés par ses lecteurs. Certains contributeurs se jettent à l'eau, attirés tout à coup par le thème du prochain forum. Mais ceux-là doivent souvent rédiger dans l'urgence... Chaque numéro n'annonce que le thème du forum suivant, ce qui laisse bien peu de jours pour respecter la date de tombée du numéro qui suit. Que diriez-vous de plus de latitude? En dernière page de ce numéro, nous annonçons d'ores et déjà les thèmes des six forums de 2008. Ca vous laisse largement le temps de réfléchir à vos contributions... et de nous les faire parvenir!

Prenons de la hauteur et donnons-nous le temps de la réflexion: ensemble, à nos plumes!

Médecin cantonal: un mouton à 5 pattes?

La diversité des tâches et fonctions attribuées au médecin cantonal suisse est extrêmement variable. Les médecins cantonaux ont un peu le sentiment d'être un mouton à cinq pattes. Dans la pratique, il y a autant de moutons à cinq pattes qu'il y a de médecins cantonaux. Seuls points communs: la prévention des maladies transmissibles et le contrôle des professionnels de la santé.

La *prévention des maladies transmissibles* est inscrite dans la Loi fédérale sur les épidémies du 18 décembre 1970 ainsi que dans les diverses ordonnances qui lui sont liées. L'Etat fédéral voulait ainsi disposer d'un outil de prévention des épidémies dans chaque canton. Si, par le passé, l'intervention du médecin cantonal était plutôt ponctuelle, liée à des cas de méningite, de contamination d'un fromage local, d'eau potable ou d'autre flambée limitée d'une infection, l'apparition de nouveaux germes, mondiaux, a profondément modifié les exigences de cette «garde épidémique». Le mode de transmission et la virulence de ces nouveaux germes ne sont pas connus. De plus la grande mobilité des habitants de notre planète rend leur propagation rapide et immédiatement mondiale.

Pour exemple, la dernière épidémie de ce type, par le virus SARS, a débuté avec un seul malade, médecin voyageur qui transmettra en quelques heures le virus à 14 clients de son hôtel à Hong Kong. Ces derniers en quatre mois ont à leur tour transmis le germe à 250 autres personnes, dans le monde entier. Pour la région administrative de Hong Kong, le coût sur six mois de cette épidémie

a été évalué à plusieurs milliards de dollars. Aujourd'hui, nous sommes tous dans l'expectative d'une nouvelle grippe, la grippe aviaire qui pourrait bien toucher des millions de personnes, en tuer tout autant et mettre l'économie mondiale à plat pour plusieurs mois si rien n'était prévu pour enrayer sa progression. Tout cela pour vous dire que le souci actuel des médecins cantonaux est de disposer d'un plan pandémie, plan qui doit être en harmonie avec le plan de la Confédération et doit être compatible avec les plans pandémie des autres cantons.

Le *contrôle des professionnels de la santé* est l'autre tâche assumée par l'ensemble des médecins cantonaux suisses. Toute personne qui souhaite pratiquer à titre indépendant une profession de la santé doit disposer d'un droit de pratiquer. Ceci concerne les professions médicales au sens strict (médecin, médecin-dentiste, médecin-vétérinaire, pharmacien et chiropraticien) mais également d'autres professions comme celles, entre autres, d'infirmier, de sage-femme, de physiothérapeute, d'ostéopathe, qui tous doivent disposer d'une autorisation de pratiquer s'ils veulent exercer leur art de façon indépendante. Le Service de la santé publique, qui délivre ces autorisations, exige pour cela la jouissance des droits civils, une formation reconnue, un état de santé compatible avec l'exercice de la fonction ainsi qu'un casier judiciaire vierge. Après avoir obtenu ce droit de pratiquer, le même professionnel reste garant par ses actes devant le Conseil de santé du canton et peut être rappelé à l'ordre ou voir son autorisation retirée si

sa pratique présente un quelconque risque pour les patients qu'il traite.

En dehors de ces deux activités que l'on peut qualifier de classiques, chaque canton suisse a adapté la fonction à ses besoins. La plupart de mes collègues sont actifs dans la *prévention* et la *promotion de la santé*, que ce soit pour l'enfant en milieu scolaire ou l'adulte plus globalement. Une spécificité cantonale vaudoise est d'avoir rattaché au médecin cantonal la *médecine du travail*. Cette dernière d'une part s'occupe de la prévention des affections liées au travail, d'autre part assume le suivi des employés de l'administration vaudoise souffrant d'une affection persistante. Il s'agit d'un travail considérable, le canton étant avec plus de 20'000 personnes le premier employeur du canton.

Enfin, pour compléter cette liste un peu baroque, rappelons que le canton de Vaud a été l'un des premiers cantons à inscrire les *droits du patient* dans la loi sur la santé publique. Le droit à l'information, le droit à l'accès au dossier, le droit d'être accompagné, le droit de rédiger des directives anticipées, le refus des mesures de contraintes sont des droits aujourd'hui reconnus. La reconnaissance de ces droits entraîne de nombreuses questions, de la part des professionnels de la santé mais également de la part du citoyen. Le médecin cantonal avec la médiation santé est au centre de ce dispositif.

En résumé, beaucoup de tâches, un poste exposé, un travail finalement passionnant.

Dr Daniel Laufer,
médecin cantonal



Croquis de Pauline Jaureghi



Qu'offrons-nous à la chair de notre chair ?

Le lien proposé entre ces trois termes offre à ce forum l'occasion d'éclairer à la fois la réalité du problème, sa stigmatisation outrancière et son manque de réponses sociétales. A voir la facilité avec laquelle la société d'aujourd'hui adopte l'attitude consommatoire au détriment de l'esprit citoyen, renvoyant la responsabilité collective à une affaire purement individuelle, elle prouve par là même, ses difficultés à résister aux sirènes du confort personnel et du repli sur soi. Les parents, l'école, systématiquement contredits par la logique de la concurrence de tous contre tous dans un contexte de mercantilisme débridé, sont souvent complètement désemparés.

Une chose est sûre: la violence des jeunes est le fait d'une minorité, la violence faite aux jeunes est, elle, généralisée. Par manque d'encadrement judiciaire, de rites significatifs, de communications vraies, le monde adulte semble découvrir, dans le miroir tendu par sa jeunesse, le vide existentiel qu'il a laissé s'instaurer. Saura-t-il en prendre conscience, changer de paradigme et répondre enfin aux craintes et aux espoirs de nos enfants? Comme pour beaucoup d'autres sujets de réflexions et d'actions qui attendent trop, l'urgence s'impose.

Edith Samba

La violence des jeunes

On tartine sur la violence des jeunes comme s'il n'y avait que les jeunes qui étaient violents, comme s'ils étaient les seuls concernés, comme si c'était toute leur faute. Mais cette façon de poser le constat soulève de graves problèmes. Car c'est par ce type de raisonnement que s'installent les désordres juvéniles que nous observons dans nos sociétés, qui loin d'être les attributs d'une jeunesse débridée, sont simplement la conséquence de l'importance donnée à la répression sociale, la justice moraliste et au recours à la police toute-puissante dans la résolution des problèmes de notre société.

Nous vivons dans une société faite de violence issue des politiques économiques bâties sur la concurrence économique et les rapports de force des dirigeants sur la population, où les déséquilibres sociaux entre les gouvernants et les citoyens, entre magistrats et peuple, règnent en maître. La soi-disante «violence des jeunes» n'est que le reflet de la réalité de la société dans son ensemble et n'est que la conséquence des choix de société de leurs parents. Nous devons enfin comprendre que la théorie de la «violence des jeunes» et de l'imposition de comportements formatés pour la combattre, est parfaitement contreproductive!

Notre société veut «produire de la sécurité» mais contrairement à ce qu'elle pense, la sécurité ne se «pro-

duit» pas mais est créée par la participation de tous les citoyens au développement d'une mentalité permettant la construction sociale. Notre société se persuade que cette mentalité peut être apportée par l'imposition d'une morale sociale ou d'une «éducation» formatée alors qu'elle ne peut résulter que de la volonté des individus qui composent la société de s'engager dans la construction d'une politique de paix solidaire, fraternelle, empathique et holistique.

Notre société répète à satiété que les principaux dangers qui nous menacent sont le terrorisme, la violence des jeunes, la drogue et le laxisme. Mais les vrais problèmes qu'affronte notre société, ce sont plutôt ceux de la pollution qui empoisonne des millions de personnes, de la prolifération des armes qui tuent plus de monde que les épidémies, de l'économie néolibérale qui fragilise la classe ouvrière et en fin de compte toute la société par ses délocalisations, sa spéculation boursière et immobilière, sa création de la richesse au détriment des gens, sa pub qui exerce une mainmise globale sur nos mentalités et la compétition qui lamine les êtres normaux. La société se donne pour mission le maintien de l'ordre voulu par les gouvernants pris à partie par la contestation populaire et les cris des exclus de la prospérité en donnant à la police la mission de protection des nantis et de leurs acquis. Les autorités ont bé-

tonné leurs concepts sociaux-économiques en consolidant la société de consommation et son idéologie de création de richesse. Le principal danger de cette conception ubuesque de la société est que les problèmes sociaux seront «résolus» selon des principes renvoyant à une «militarisation» de la société – pour stabiliser une situation de crise, on rétablit l'ordre manu militari sans agir sur les causes de la crise, perpétuant ainsi l'exploitation éhontée du peuple par une caste supérieure qui par son emprise totale sur l'économie et la vie publique et individuelle, fait preuve d'un pouvoir autoritaire et cynique.

Pour résoudre les problèmes de société, et notamment ceux posés par la violence des jeunes, les autorités proposent toutes sortes de mesures mais jamais celles qu'il faudrait pour effectivement pacifier la société, soit un changement de mentalité, de valeurs, de conception de la vie de cette société, avec à la clé une valorisation des gens, un respect des individus et surtout, une compréhension du pourquoi et du comment du phénomène de la violence. Et de nous poser la question, à savoir, pourquoi, malgré des années de répression policière et d'activisme préventif intensif, malgré la reprise en main musclée de l'après-soixante-huit, cette violence continuerait à «augmenter».

Georges Tafelmacher

Les rites et la violence des jeunes

Délinquance

Dans leurs faits divers les médias, tout comme les acteurs de la politique, exploitent les exactions de certains adolescents, nous faisant croire qu'elles sont aujourd'hui beaucoup plus nombreuses et dangereuses qu'il y a 50 ans. Or, une étude de l'Office fédéral de la statistique contredit cette idée. Il n'y a pas une différence très marquante entre ce qui se passait il y a cinquante ans et aujourd'hui. Le cap de l'adolescence est encore et toujours une période propice aux dérapages.

Rite: ce qui se fait, s'accomplit, comme dans un ordre prescrit, traditionnel.

Larousse XX^e

Il serait bon de tenter de comprendre le pourquoi de cette délinquance juvénile. Les causes ne s'inscrivent-elles pas dans les mutations socio-économiques de notre époque? Si durant les Trente Glorieuses il était facile d'accéder à un poste de travail, il en est tout autre aujourd'hui. Les places d'apprentissages manquent, les études coûtent cher, ne débouchent pas systématiquement sur un emploi, l'insertion professionnelle est difficile. Il est certain que les jeunes éprouvent fortement cette permanente agression de notre société.

La répression

Faut-il construire des prisons pour mineurs? La Suisse y songe. La France en a déjà mis en chantier. La violence répondant à la violence, est-ce une bonne solution? Ces adolescents qui risquent «le mitard» pour les plus récalcitrants, en ressortiront-ils assagis? La rancune, l'amertume, l'esprit de vengeance, l'aigreur ne seront-ils pas les ferments de nouveaux excès? Un régime de contraintes, une vie en collectivité imposée ne peuvent que déstabiliser des jeunes déjà en crise. Les expériences faites montrent que ces adolescents, en groupe, tapent, crient, insultent, font tout pour se faire exclure. Il y a une exacerbation des conflits entre les éducateurs et

les prisonniers. «Or, plus la réponse est dure, plus la réaction est violente» dit le sociologue Francis Bailleau.

Les rites

Cette violence qui nous fait peur, comment s'est-elle implantée dans les cours de récréation, même chez les tout petits? Nous sommes dans un monde qui a perdu les rites d'initiation par rapport à une culture qui était socio-religieuse. La nouveauté de nos comportements les a supprimés. Résultat: les jeunes ne savent plus comment entrer dans le monde des adultes. Alors, ils recherchent le clan, la tribu, ils forment des bandes. Ils créent des situations de transgression. Que ce soit au volant d'une voiture ou d'une moto, que ce soit par le viol, par la drogue, l'alcool, ils s'inventent des situations de remplacement.

«C'est la fièvre de la jeunesse qui maintient le reste du monde à la température normale. Quand la jeunesse se refroidit, le reste du monde chaque des dents».

Bernanos

Le rite pourrait donner des repères sociaux aux jeunes, lorsqu'il est généré par des adultes responsables. Aujourd'hui on assiste à des soi-disant jeux tels que l'écharpe qui consiste à étrangler ou s'étrangler soi-même jusqu'à l'asphyxie. C'est à celui qui résiste le plus longtemps. Les résultats peuvent être effroyables: handicap mental ou mort. Chez les 3 ou 4 ans on joue à «la tomate». On retient son souffle jusqu'à l'étouffement. Un autre rite instauré par les adolescents est la décision de tabasser un camarade, sans raison, alors que la bagarre est filmée par les copains. Là encore on peut aller jusqu'à de graves blessures. Un autre jour c'est la couleur qui décide. Celui qui porte une couleur exclue par le clan se fait battre brutalement. L'élève qui refuse de participer devient la prochaine victime. Jouer à «la canette» c'est shooter une boîte et soudain tout

un groupe fonce sur un garçon et le bat sans discernement.

Le jeu du tunnel consiste à résister à l'aspiration par un train, ou traverser une autoroute les yeux fermés. Le défi est d'échapper à la mort et par conséquent de franchir une épreuve de passage. Nouveaux jeux? Sorte d'initiation? On s'étonne que les enseignants ne parviennent pas à mettre fin à ces pratiques. Nos grands-parents jouaient au ballon prisonnier, à cache-cache, au gendarme et au voleur. Boris Cyrulnick relève que «l'initiation des adolescents, notre culture l'a supprimée; résultat: voir le nombre de jeunes perdus». Il donne en modèle la Suède qui s'est fortement préoccupée de ce grave problème. Il semble que l'Allemagne s'y mette aussi.

Jeunes et pauvres

Chantal Osterio, membre du bureau de la commission fédérale pour l'enfance et la jeunesse, ne mâche pas ses mots. Elle dénonce la paupérisation qui frappe les enfants et les jeunes. Les groupes les plus fragiles sont les enfants de parents au chômage, les familles monoparentales, les enfants de familles migrantes ou ceux de familles nombreuses. Evidemment c'est dans les grands centres urbains que ces enfants sont les plus touchés. Il s'agit là d'un problème de société qui dépasse le cadre individuel. Il faudrait que notre pays s'inquiète rapidement des problèmes causés par la paupérisation et l'exclusion. Ces deux phénomènes peuvent générer des ravages sociaux. Il est donc impératif de définir un contrat de solidarité entre les générations.

«Je reconnais que la violence, sous quelque forme qu'elle se manifeste, est un échec».

Jean-Paul Sartre

Les casseurs

Evidemment des jeunes, des crétiens, des émeutiers! Quand on vous traite de «sale étranger», «de profi-

suite en page 5

teur», cela même entre jeunes, on crée un climat de violence. Une jeune fille de 18 ans, gymnasiennne, déclare: «Je suis confrontée chaque jour à la violence d'un système qui m'opprime, me marginalise, et qui ne me promet pour avenir qu'une routine insipide boulot-conso-suicide. Nous avons la rage et nous le montrons». Alors elle s'engage dans un mouvement politique, car pour elle «casser n'est pas une fin, mais un moyen de nous faire entendre». Alors, que les journaux s'obstinent à nous faire croire que ce sont des jeunes de 14 ans sans repère, qui forment le groupe des casseurs. On ne veut pas voir que ces jeunes entre 18 et 20 ans sont là pour des raisons sociales et politiques.

Suicide

Notre ami Jeanlouis Cornuz alors qu'il était député au Grand conseil vaudois avait soulevé le problè-

me du suicide chez les jeunes. Il lui fut répondu que ce n'était pas une question urgente. Pour la famille qui affronte la violence d'un suicide où se trouve l'urgence? Le frère d'un jeune suicidé dit: «Quand on m'a annoncé sa mort, j'ai cru que j'allais exploser. Moi-même, j'ai pensé à faire une connerie». Où est l'urgence? Il faut relever que la première cause de la mortalité masculine dans notre pays des 25-44 ans, c'est le suicide? Les jeunes ont besoin de dialo-

«Entre rois, entre peuples, entre particuliers, le plus fort se donne des droits sur le plus faible et la même règle est suivie par les animaux et les êtres inanimés: de sorte que tout s'exécute dans l'univers de la violence».

Vauvenargues

gue, d'écoute, d'amour. Quand un prof renvoie un élève qui n'a pas su répéter les derniers mots qu'il vient de prononcer, quand jour après jour il commet un délit de faciès, quand, sans raison, il en fait sa tête de Turc, quand les parents le frappent, l'envoient dans la rue pour s'en débarrasser, quand il est désigné coupable uniquement parce qu'il est jeune, et la liste peut s'allonger, que fait-il? Comment se maintient-il dans le courant de la vie? A un âge aussi fragile que l'adolescence ou celui de jeune adulte, la solution se révèle souvent dans la mort.

Qui appeler? Contre qui, contre quoi se révolter? Où courir? Où ne pas courir si le train en partance me laissait face à la solitude éternelle. (In Journal Alain Grand mort tragiquement à 21 ans).

Mousse Boulanger

Un être privé d'expression est un être diminué, une part de lui-même demeurant inaccomplie (Arno Stern)

C'est par cette phrase riche de sens que j'entrevois la raison de tant de frustrations, de dérives et de violence. Un adolescent doit se sentir exister. Il doit prouver qu'il est bien là, qu'il a de la valeur. Ceux qui savent l'écouter, le respecter et lui faire sa place le savent bien.

Mais cela ne suffit pas: il s'ouvre au monde en se créant une nouvelle famille, les copains. La compétition, la lutte, les rivalités entrent en jeu, les rites surgissent. Les sentiments, les émotions sont vécus dans l'extrême, grands désespoirs, grandes joies ou feinte d'être blasé, de n'être touché par rien.

Il y a ceux qui ne sont pas écoutés, à qui on n'accorde pas de place, qui n'ont qu'un droit, c'est celui de se taire. Ceux-là, on peut comprendre qu'ils aient envie de tout casser. Mais tous passent par la moulinette de la conformité: ils sont élevés par classe d'âge, ils doivent tous faire la même chose en même temps, apprendre les mêmes concepts, les mêmes matières, se faire les mêmes préjugés, en un mot ils sont conditionnés. Que leur reste-t-il pour se faire remarquer? Pour être reconnu? Pour se faire

valoir? On le devine aisément! Mon expérience au contact d'adolescents qui n'ont cessé de peindre depuis leur petite enfance m'a appris qu'il y a un moyen simple et évident pour leur permettre de s'affirmer, de croire en eux et d'aller de l'avant sans avoir besoin de transgresser les interdits tels que tabasser, violer, manquer de respect, injurier et autres folies.

Imaginez que chaque enfant ait le droit de dessiner et peindre librement tous les jours une heure, sans que personne ne s'avise de faire des commentaires, de juger, d'interpréter, de noter, d'imposer des thèmes, de comparer, d'enseigner en somme. Que cela soit la chose la plus naturelle du monde, que cela n'effraie personne, comme une hygiène de vie, l'expression de soi. Et cela pendant toute une vie!

Cela donne des êtres humains équilibrés, bien dans leur peau, n'ayant pas besoin de supplanter les autres ni de se comparer aux autres. Très efficace croyez-moi! Ces gens-là ne cherchent pas ce qu'ils pourraient bien dessiner, ils ne sont jamais à court, ils puisent à leurs ressources intérieures et dans le monde qui les entourent, sans que la précieuse manne ne tarisse jamais. Il

n'y a pas d'arrêt à leur expression parce qu'ils n'ont pas été dépossédés de ce qui fait leur intimité, ils n'ont pas été empoisonnés par le doute, la critique, la comparaison avec le monde de l'art, nul n'a cherché à en faire des petits ou des grands peintres.

Pourtant, ils sont devenus maîtres de leur technique (pensez, tous les jours une heure!). Ils sont précis, habiles, minutieux, audacieux et surtout autonomes. Que demander de plus? Imaginez encore la belle utopie que serait la planète pleine de gens créateurs, imaginatifs, sans craintes, heureux d'être eux-mêmes parmi les autres.

Pour ceux qui ne subissent pas d'injustices, qui ne crèvent pas de misère, de faim, pour ceux qui ont un toit sur la tête et une famille, pour ceux-là disje, qui n'ont pas d'autres priorités vitales, il faudrait permettre une véritable liberté de tracer leur ressenti (car c'est la plus directe, la plus spontanée) au moins une fois par semaine dans un lieu aménagé, à l'abri des regards extérieurs, accompagnés de personnes formées, attentives et exigeantes.

Nancy Tikou-Rollier,
praticienne d'Education Créatrice

Jimmi va avoir 20 ans...

Depuis quatre ans, des enseignants de la Haute Ecole en Travail Social de Genève conduisent, avec leurs étudiants, un atelier «OASIS» intitulé: *La citoyenneté agressée: la place des jeunes dans la cité*. Pendant trois mois les étudiants, crayons à dessiner, appareils photos et enregistreurs en mains, vont à la rencontre, des jeunes, des travailleurs sociaux, des responsables associatifs, des élus, d'un quartier ou d'une commune. Ils cherchent à comprendre comment «les jeunes» d'aujourd'hui vivent ce monde souvent sans empathie, sans attention, sans solutions de rechange, pour celles ou ceux qui ne trouvent pas tout de suite leur chemin professionnel, familial, ou citoyen. Ils cherchent à comprendre comment certains d'entre eux en viennent à exister au travers d'incivilités, d'errance, dans une ville qui est devenue leur famille, leur territoire de confrontation, d'apprentissage mais aussi de souffrance. En 2005, ils étaient à Meyrin, cité satellite construite aux portes de Genève dans les années 60. Les résultats de cette enquête à caractère ethnographique sont accessibles sur le site internet www.ies-geneve.ch/meyrin.

Alain Simonin

Voici le parcours de Jimmi (prénom fictif). Jimmi va avoir vingt ans. Il a terminé l'école obligatoire mais reste à ce jour sans formation. Il nous explique pourquoi. A la sortie du Cycle, il faut faire un choix. Sans conviction, il opte pour l'Ecole de Commerce, puis arrête car il ne s'y sent pas à sa place. Il opte ensuite pour un apprentissage de polymécanicien auquel il met fin également car, nous dit-il, c'était trop difficile. L'année d'après, il s'essaie à la vente chez un grand distributeur de matériel informatique et hi-fi où il entame un nouvel apprentissage. A nouveau cette tentative le déçoit, cela ne correspond pas à ses attentes et à l'idée qu'il s'était faite de ce métier. Il termine tard tous les soirs, travaille le samedi et sa vie sociale s'amenuise comme une peau de chagrin. Le contrat est rompu de part et d'autre. Entre deux tentatives d'apprentissage, Jimmi fait de brefs passages à Transit ce qui lui permet de garder un lien social et une activité.

C'est à ce moment-là que l'ambiance familiale, déjà précaire, se dégrade franchement. Sa mère, ne supportant plus de voir son fils interrompre à nouveau un apprentis-

sage, le met à la porte. Jimmi se retrouve alors sans ressources et c'est là que commencent la «galère» et l'alternative de l'économie illégale. Pour se faire un peu d'argent Jimmi se met à revendre un peu d'herbe. Il passe son temps essentiellement dans la rue, il vole pour manger et se met à boire de l'alcool pour mieux supporter ses difficultés. Pour dormir il se réfugie dans les allées d'immeubles. Il nous parle de cette période dans la rue comme une période qui l'a «abîmé», mais qui lui a permis de grandir, de devenir plus mature. *Quand tu dois aller piquer ton pain et ton salami à la Migros pour bouffer, tu te sens pas très bien. Et pis y a plein de gens qui te jugent sans te connaître, qui ont des préjugés. Pour eux rap égale racaille.*

Il nous confie en revanche qu'à cette période dans la rue, il a été demander une aide financière dans un centre social. Cette aide lui a été refusée et Jimmi attribue ce refus à son apparence d'alors. *J'étais amaigri et sale, mon training était dégueulasse et je suis sûr que si j'avais été tout propre cette assistante sociale aurait été d'accord de m'aider. J'ai un pote dans la même situation que moi qui a pu obtenir de l'argent avec cette même AS. Lui il a l'air propre sur lui et présente bien avec son training tout neuf, bien blanc. Ouais elle m'a cassé.*

Jimmi nous parle alors de sa situation familiale. Ses parents ont divorcé lorsqu'il avait huit ans, sa sœur avait trois ans. Sa mère a refait sa vie récemment et a eu un autre enfant. Il nous dit avoir une relation très conflictuelle avec sa mère. *Avec elle ça monte en symétrie. De toute façon elle ne croit plus en moi. Ma relation*

à elle c'est comme un mur. Un mur que je dois casser et le seul moyen d'y arriver c'est d'obtenir un CFC (...).

En revanche il entretient aujourd'hui de bonnes relations avec son père qu'il qualifie de personne ressource. *Il me parle calmement et essaie de me comprendre.*

Jimmi pense qu'il a déçu ses parents. *Ils avaient des attentes, c'est normal. Mais ils ne me comprennent pas.*

Aujourd'hui, il nous dit avoir fait beaucoup d'efforts. *J'ai arrêté de boire, encore un peu mais sur le plan festif, et j'ai arrêté de fumer des joints (...).*

Mais il nous confie une chose importante. Lors de son dernier apprentissage Jimmi devait suivre des cours dans une école. Dans le cadre du cours de français il a du écrire une rédaction. Jimmi nous raconte qu'il aime écrire. Il fait du rap et écrit des textes. Sa rédaction a été affichée au mur de la classe «comme exemple» par le professeur. Pour Jimmi, on sent que cela a été un moment important. Il s'est senti valorisé et en référence à cela il nous dit: *Ouais j'étais fier et là je me suis dit «il faut que je retourne à l'école». Le seul truc qui me motive c'est faire du social.*

Jimmi nous révèle que le coup de main qu'il donne à la maison de quartier lui a fait comprendre qu'il aimait aider les gens et que c'est ça qu'il voulait faire comme métier. *Travailler à la maison de quartier ça vaut de l'or. Et puis quand j'étais dans la galère, ici (à la maison de quartier) je trouvais toujours un*

suite en page 7



Croquis de Laure Hirschi



Croquis de Coralie Teutschmann

sourire, quelque chose qui te rappelle que tu existes, que tu es quelqu'un.

Jimmi nous explique qu'il a discuté avec son père de son envie de faire du travail social. Son père lui a répondu qu'il voulait trop aider les autres, qu'il fallait d'abord qu'il s'occupe de lui avant de

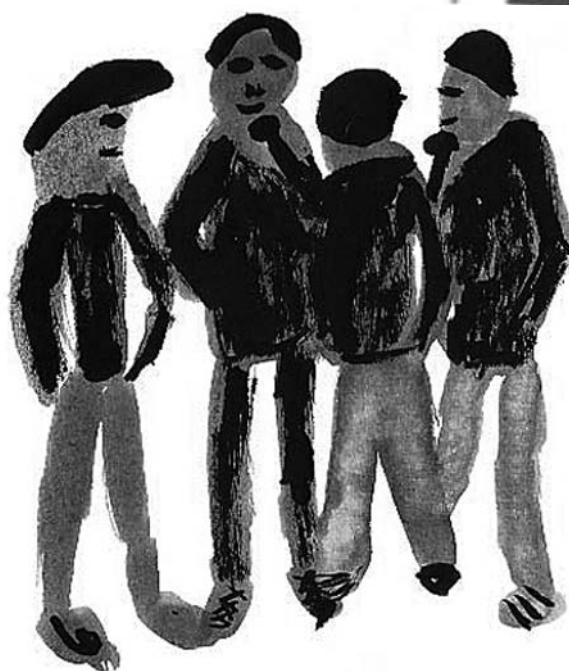
s'occuper des autres (...).

Arrivées au terme de l'entretien, nous demandons à Jimmi comment il se perçoit aujourd'hui et s'il arrive à s'imaginer dans l'avenir. *Moi aujourd'hui je suis bien, je suis moi-*

même. J'ai fait tomber la carapace alors je suis plus sensible mais je suis moi. Je vois certains copains qui font les malins et je me dis dans ma tête «fais ton malin, ça t'apportera rien». Et puis quand je vois ceux qui s'en sortent grâce au fric de leurs parents, bof, ils ne s'en sortent pas vraiment. Celui qui s'en sort par ses propres moyens.... «chapeau!».

Plus tard je me vois bien marié avec des enfants, comme mes parents...

Alexandra Grandjean



Croquis de Pauline Jaureghi

Rituels sportifs, porteurs de paix

Comme toute activité humaine, le sport dépend des valeurs défendues par les personnes qui le dirigent. Il est au service de la paix lorsqu'il diminue la violence, et accroît la justice sociale lorsque ses acteurs le pratiquent dans cet état d'esprit. Malheureusement, les exemples contraires ne sont pas rares. Son utilisation politique et financière amène toutes sortes de dérives. Le rôle éthique du sport est une tâche à accomplir, il n'est pas possible de le revendiquer comme un acquis.

La compétition et la modélisation du corps sont des éléments essentiels de la pratique sportive actuelle. Selon le Petit Larousse, la compétition est la recherche simultanée par deux ou plusieurs personnes d'un même avantage ou d'un même résultat. Est-elle compatible avec la défense de valeurs humaines?

«Le sport permet d'apprendre des valeurs universelles en jouant.»

Adolf Ogi, ONU, Assemblée générale, 1er nov. 2007

Les réflexes de paix sont une attitude, des gestes, des mots qui permet-

tent de diminuer les violences, y compris celles qui naissent sur le terrain de sport. Or, la compétition telle que sus-définie autorise-t-elle les joueurs et arbitres de créer un cadre où les conflits peuvent être dépassés? Lorsque des sportifs formés à «l'instinct de tueur» doivent obtenir la victoire par tous moyens, nous nous éloignons de ces idéaux. C'est la question fondamentale à laquelle les spécialistes du sport sont confrontés.

Si gagner, par contre, c'est surmonter des obstacles en vue d'atteindre un but, et que la victoire n'a de sens qu'en fonction de la valeur du but atteint, nous sommes dans une autre logique. L'adversaire compétent nous oblige à trouver les meilleures réponses pour gagner. Il n'est plus l'ennemi à abattre mais le partenaire idéal de notre progression. Tous les moyens illicites pour obtenir la victoire (dopage, violence, tricherie) perdent leur sens. Il ne s'agit plus de devenir le meilleur, mais tout simplement meilleur. C'est la rencontre inédite de la compétition et de la coopération. C'est alors que la compétition sportive devient compatible avec les valeurs humaines, qu'elle encourage des réflexes de paix des joueurs et arbitres.

«Le sport n'est pas coupé des réalités sociales, culturelles, économiques et politiques. Il n'a pas de valeur ou de vertu en soi. Il ne peut devenir un véritable moyen d'éducation et de prévention que par l'action d'éducateurs compétents et par un contrôle social soucieux de faire respecter la dignité et les droits de l'Homme.»

Pierre Arnaud

Les rituels sportifs se modifient en conséquence. L'équipe adverse et l'arbitre sont accueillis comme des partenaires sans lesquels le jeu n'est pas possible. Toute la relation à l'autre est vécue comme une chance et le sport contribue à l'édification d'une société harmonieuse. C'est dans cette direction et en partenariat avec le monde sportif que Graines de Paix s'investit pour que le sport puisse effectivement jouer son rôle de rassembleur d'humains.

Frédéric Roth, Graines de Paix
www.graines-de-paix.org

Restituer la fonction du rite: un plaidoyer contre la violence chez les jeunes

Le rite, au-delà des identités religieuses, ethniques, ouvrière voire intellectuelle, fait partie de l'existence humaine. Il ne s'agit pas seulement d'un domaine réservé à l'ethnologie et l'extra-européanité de son objet, son regard sur les peuples dits «éloignés» ou «primitifs». Le principe du rite est universel parce qu'il se retrouve dans toutes sortes de sociétés. En effet, sacré ou profane, il cristallise le symbole. Le rite est synonyme de règles ou de codes. En soi il n'est rien sinon qu'il opère comme médiation ou signification. Le rite est un langage, un geste en vue de, excluant *de facto* sa «fortuité» ou son insignifiance, sa banalité ou son hasard.

Lorsqu'on parle du rite, la réflexion éthique ainsi que celle qui concerne les valeurs, quoique importantes, m'apparaissent d'abord secondaires. Car le jugement que l'on porte sur le rite ne survient que plus tard. Parce que dans la réalité, le rituel prend en compte le rite et l'inscrit dans l'événement ou dans les circonstances de l'existence. Tout jugement, à mon avis, interviendrait plus tard, lorsque le rite aura fonctionné. Mais on pourrait aussi soulever une autre question inhérente à l'absence du rite lui-même. Qu'advient-il lorsqu'on se passe du rite?

L'orthodoxie ambiante, fut-elle minoritaire voire marginale, soutiendrait la thèse d'une absence de rites valables chez les jeunes actuels. C'est vrai, évoquer le rite c'est aussi mentionner son absence ou son insuffisance qui pourraient alors être comprises comme une crise culturelle voire existentielle. On pourrait invectiver la violence, en pareille circonstance, comme étant une réaction à ce vide. Etant donné que la nature a horreur du vide, l'absence ou l'insuffisance du rite correspondrait à une violation des normes de l'existence humaine. Autrement dit, le vide abandonné par les rites secrèterait des comportements dévoyés qui viendraient confirmer cet état de fait.

Prenons un exemple moins violent pouvant légitimer le rite: dans une certaine Afrique traditionnelle, les rites précédant le mariage fonctionnent comme une liturgie religieuse qui rend solide l'union entre deux individus, et même deux familles. L'absence du geste rituel livre le couple à lui-même, à son amour et/ou à son désamour.

«Je suis un maillon de la chaîne des hommes qui doit transmettre à mes descendants la vie que moi-même ai reçue de mes parents et qui ne m'appartient pas».

Tradition orale africaine

Ne nous limitons pas à une certaine orthodoxie qui se lamenterait sans cesse, et qui regretterait sempiternellement son «âge d'or». Si la tendance actuelle dans nos cités urbaines occidentales est à la désacralisation, cela ne signifie guère absence de rites. Car la seule valorisation du religieux à l'intérieur du rite est une entorse à ce concept. Nos jeunes, n'en déplaise à ce que j'ai nommé sous le couvert de l'orthodoxie, vivent constamment des rituels surtout profanes. En dehors des rites de passages dont les consistances peuvent être variables, de nombreux signes de ralliements circonstancient, structurent et font vivre nos jeunes. Que font-ils lors des fêtes tels le Jour de l'an, Halloween, la Saint Valentin, les promotions etc. Comment se saluent-ils? Sous quels modes se communiquent-ils? Un certain usage du téléphone portable avec ses SMS ou MMS ne cristallise-t-il pas de nouveaux rites auxquels nos jeunes se sont furieusement accrochés? Par exemple, les adolescents absorbés par des discours autobiographiques passent quelques temps au téléphone avant même de se saluer. Ces rites sont par définition neutres bien qu'ils épousent le temps et appartiennent au vaste monde de la consommation qui astreint ces jeu-

nes à des comportements de «seconde nature». Or toute contrainte est une forme de violence. Car, qu'advient-il à ceux qui vivraient en marge de cette révolution? Mais il y a pire. Autant les guerres de religions ont institué la violence comme rite, autant aujourd'hui, certains groupes de jeunes, au nom d'une pseudo désacralisation, ont recours à la violence. Celle-ci s'exprime tant dans leur propre milieu qu'à l'extérieur, au cœur des rivalités de groupes ou dans l'incivisme caractérisé qui transgresse les normes sociétales.

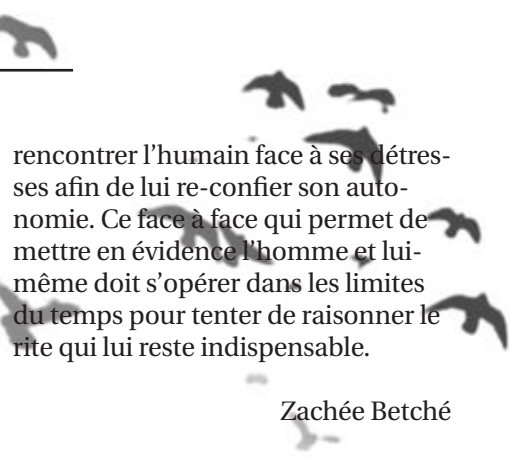
«La naissance est l'arrivée de quelqu'un venu d'ailleurs qui doit se sentir bienvenu. Il faut qu'il ait l'impression d'arriver en un lieu où les êtres humains sont prêts à recevoir ses dons».

Sobonfu Somé

Les reportages ou les articles qu'offrent toutes sortes de médias, lorsque précisément ils relayent les propositions de certains politiques, semblent faire croire qu'on peut volontiers associer la jeunesse à ce problème de violence. Inutile de rougir face à cette situation qui, à la vérité, ne concerne qu'une infime minorité de jeunes; quoique les dégâts, pour être objectif, frisent quelques fois la catastrophe. Deux raisons appuient cette certitude qui autorise, malgré tout, de ne pas s'abandonner dans un pessimisme de non retour. Platon, un philosophe de l'Antiquité, évoquait déjà la problématique de l'excès de liberté chez les jeunes. Cela dit, la jeunesse n'est guère une trouvaille de la période post-moderne. La seconde raison concerne la vulnérabilité des jeunes eux-mêmes parce qu'ils apparaissent comme des proies faciles, ceux sur qui on peut aisément porter des jugements. Toute l'ambiguïté de la situation s'y trouve: le mutisme ou l'excès du jugement des adultes sont au défi du problème de la violence des jeunes, en aval comme en amont.

¹ Cf. Christine Legrand, «Les adolescents et leur cher téléphone» in *La Croix* du 18 décembre 2002.

² Cf. Herbert Marcuse, *Contre-révolution et révolte*, trad. Didier Coste, Seuil, Paris, 1973.



Comprendre la violence rituelle chez les jeunes est un travail patient de toute la société. On se situe dans une logique de réaction due à l'incapacité de s'exprimer autrement. Le déficit du langage, la précarité substantielle et plurielle de ceux qu'on retrouve dans les ghettos de nos cités traduisent ces gestes impardonnables qui voient s'instaurer occasionnellement la violence, les tags à l'esthétique par-

fois douteuse, les cris stridents qui déchirent nos nuits du week-end, etc. Mais d'autres formes de rites violents et silencieux sont contenus derrière les murs de nos villas huppées. Il nous faut certainement aller au-delà de l'ethnologie condescendante des banlieues pour saisir le concept de violence que les rites de nos jeunes manifestent. Il nous faut dépasser les mirages du brouhaha quotidien pour

rencontrer l'humain face à ses déesses afin de lui re-confier son autonomie. Ce face à face qui permet de mettre en évidence l'homme et lui-même doit s'opérer dans les limites du temps pour tenter de raisonner le rite qui lui reste indispensable.

Zachée Betché

³ Cf. Livre VIII de *La République*, traduction et notes par Robert Baccou, Garnier Flammarion, Paris, 1966.

Quand je serai grand...

Quand je serai grand, j'aimerais être écrivain. J'écris un livre de science-fiction, des petites histoires avec des jeux de mots, et aussi quelques poésies. Je m'inquiète assez pour mon avenir, j'ai peur de ne pas bien gagner ma vie. Nous verrons ce que m'offrira mon métier d'écrivain. Ça se pourrait que je doive choisir un autre métier...

Je vis dans deux mondes. Il y a le monde de la socialité, où je joue avec mes copains d'école ou de quartier, et le monde imaginaire. Mon monde imaginaire, c'est un moment où je suis dans la lune, et où je m'imagine des petits films, que j'invente et que je vois dans ma tête. Je refuse que mes amis y pénètrent. C'est un peu égoïste. Mais certaines de mes histoires qui font partie de ce monde, je les raconte pour les partager avec l'écriture.

J'aime aussi dessiner. En général, mes dessins sont des animaux qui font des métiers d'humains: un faucon violoniste, ou une tortue astronaute... Il m'arrive aussi de dessiner des constructions célèbres, par exemple Notre Dame de Paris.

Je déteste la violence. La xénophobie est pour moi une violence créée par le diable. Il existe un homme politique né prisonnier du racisme: l'imbuvable conseiller fédéral Christoph Blocher. Ce prédateur politique est profondément raciste, et je trouve le racisme complètement stupide. Beaucoup de gens ont peur des étrangers car ils pourraient être dangereux, ce qui est vrai, mais c'est vrai pour tout le monde. Les étrangers peuvent apporter la paix, des miracles!

Par exemple, j'ai connu un serveur qui s'appelle José, il venait droit du Portugal. J'ai aussi connu une serveuse qui

venait de la Côte-d'Ivoire: ils sont fantastiques! Ils sont joyeux, ne s'énervent jamais et pourtant leur travail est difficile. J'apprécie aussi beaucoup mes copines de classe qui viennent du Sri Lanka: elles sont gaies, géniales et elles dansent tellement bien!

Certaines personnes ont peur de la différence. Les étrangers sont différents, sans aucun doute, mais les 7 milliards 250 millions d'hommes et de femmes qui peuplent cette planète sont différents. Si nous sommes tous différents, pourquoi avoir peur? Il ne faut pas voir la différence physique chez un étranger, il faut voir la différence psychologique, il faut voir ce qu'il a dans la tête, sa bonté.

Tous les étrangers ont le droit d'être accueillis et de partager l'amitié, et les étrangers qui viennent en Europe ont souvent la guerre dans leurs pays; si nous les renvoyons, la plupart vont se faire tuer, et on a tous droit à la vie, surtout les enfants.

Si la Suisse est un pays neutre, si c'est un pays qui ne fait pas la guerre, ne faisons pas la guerre aux étrangers, faisons la guerre au racisme, et détruisons-le. Je pense que l'argent peut aussi faire des dégâts.

La publicité a un rapport avec l'argent, et je vais vous dire ce que j'en pense. C'est une menteuse, qui ne propose des choses que contre de l'argent. Ce que je trouve le plus injuste, c'est qu'il n'y a que les riches qui peuvent payer la publicité, les pauvres ne peuvent pas, et les riches s'enrichissent sans partager l'argent. Et en général les publicités sont bêtes et inutiles. Je pense que les pauvres pourraient faire bien mieux. Le pouvoir vient aussi de l'argent. Je pense que le pouvoir n'est rien comparé à l'amitié.

Avoir du pouvoir, c'est faire ce que l'on décide, et c'est de la violence. Les Pharaons étaient des véritables erreurs humaines, car ils faisaient travailler des esclaves. L'esclavage des temps modernes et celui du passé, ça n'apporte rien de bien dans le monde. Chacun a droit à sa liberté!

Mais si je pense que le racisme est une des pires violences, je déteste aussi la violence que l'homme fait à la nature. Même si je n'agis pas assez sur ce sujet, je m'en fais pour l'avenir de la planète. Je me demande si, lorsque je serai grand, Cugy sera sous deux mètres d'eau, si le Champs de Mars sera noyé et la tour Eiffel emportée. Pour l'instant, je n'ai pas trop peur, et je suis assez fier que nous ayons une petite voiture qui consomme peu d'essence. Un jour, j'ai proposé à ma mère d'aller ramasser les déchets autour de la cathédrale de Lausanne. Elle a accepté et pendant deux heures nous avons ramassé tout ce qui traînait.

Lorsque je serai adolescent, j'espère que je serai beaucoup avec mes amis, à discuter de ce qui nous passionne, j'espère que j'aurai un vélo et pas de voiture, que j'irai de temps en temps ramasser des déchets dans la rue, et aussi que j'aiderai un peu les étrangers, et que j'écrirai des livres sur la pollution et la maltraitance.

Je pense que les enfants sont la huitième merveille du monde. Car sans eux, je ne serais pas là aujourd'hui, vous ne seriez pas sur cette planète, vous ne liriez pas ce texte, ce texte que j'ai eu beaucoup de plaisir à écrire.

Thomas von Kaenel, 9 ans

Impossible de ne plus faire confiance à la jeunesse

Drôle de sentiment en me penchant sur ce thème de la jeunesse, sentiment qui est peut-être aussi le vôtre: grand malaise et tristesse. Malaise dans le sens où nous sommes tous responsables de la société telle qu'elle se présente aujourd'hui et tristesse de constater à quel point la jeunesse est victime de la confusion et de la folie qui prévaut. Voilà notre société insidieusement, qui s'organise en classes, en catégories, en séparations stupides et discriminatoires, en idéologie malsaine: les riches, les pauvres; les doués, les imbéciles; les blancs, les colorés; les civilisés, les casseurs, etc.

Étrange démocratie en vérité, si l'on s'en réfère au sens premier de ce mot: «respect de la liberté et de l'égalité des citoyens». Dans une société qui elle-même ne se respecte plus et bouscule toutes les valeurs sociales et morales, comment notre jeunesse parviendrait-elle à s'y retrouver? Le chacun pour soi, le manque de temps, les nouvelles technologies qui détruisent les liens sociaux engendrent un sentiment de compétition et de peur de l'exclusion chez nombre de jeunes qui auraient besoin d'être écoutés, guidés, aidés pour s'engager sur leur propre chemin. Encore faut-il qu'il y ait un chemin et une place pour eux, des possibilités d'apprentissage et de travail, des moyens pour exprimer leurs qualités individuelles afin qu'ils trouvent aussi un sens à leur vie...

L'organisme «Travail.Suisse» rappelle que 11 000 personnes n'ont pas trou-

vé de place d'apprentissage en 2007 malgré leur intérêt et que la liste d'attente pour 2008 concerne plus de 20 000 jeunes.

Il est évident que les problèmes liés à la violence doivent se résoudre à la base, c'est-à-dire au sein de la famille et dans le cadre de l'école. Les enfants trop ou mal aimés manquent de structures, d'une éducation où l'altérité doit avoir sa place, où la violence pourrait se transformer en actes de création et non de destruction. Au lieu de réduire sans cesse les budgets destinés au secteur scolaire et social, l'Etat doit envisager la formation d'éducateurs en plus grand nombre de manière à mieux encadrer la jeunesse. Cependant, malgré la bonne conjoncture, on ne semble guère se soucier, en haut lieu, de soutenir les laissés-pour-compte. Ainsi se met-on à multiplier les interdictions, à condamner, à emprisonner nos jeunes...

Mais où en sommes-nous? Désirons-nous fabriquer des bombes à retardement qui viendront compléter la lourde ambiance actuelle?

Les médias se plaisent à commenter en les amplifiant les problèmes de la violence des jeunes et ceci dans le seul but d'attirer un plus grand nombre de lecteurs. Mais les jeunes qui sont équilibrés et bien dans leur peau, ceux qui ne font pas vendre les journaux... il en existe pourtant.

Pour ma part, impossible de *ne plus*

faire confiance à nos adolescents. Nous avons eu, tour à tour, les «beatniks», les «blousons noirs», les «hippies». Notre jeunesse a ses *pearcings*, ses chaînes, ses tenues provocantes et ses crêtes. L'important n'est-il pas de voir ce qu'il y a sous la crête, qu'elle soit jaune ou verte?

Quelques mots encore extraits de la dernière conférence de Georges Haldas, au restaurant Le Milan, lors d'un Café théologique. Cet écrivain et poète prend pour exemple la violence qui règne dans la nature (entre espèces animales ou les phénomènes naturels) et la violence que peut développer l'être humain. Contrairement à ce qui se passe dans la nature, les hommes ont conscience du mal que va provoquer leur violence, la violence corporelle étant la conscience pervertie. Georges Haldas rappelle que la toute-puissance est le fléau à l'origine de toutes les violences et que c'est au niveau de la conscience que la paix peut venir. Connu pour ne pas mâcher ses mots, il pense que l'armée représente la violence latente et qu'il faut la supprimer, le service militaire n'étant qu'une école du meurtre. Il dénonce encore la violence légalisée dans une démocratie où les chefs d'entreprises s'octroient des salaires indécentes quand les humbles n'ont pas assez pour vivre. Et c'est sur une belle parole que Georges Haldas a terminé sa conférence: «*Toute âme qui s'élève élève le monde*».

Christiane Roullier

Agressivité et délinquance juvénile: et si nous remontions aux sources?

La délinquance juvénile est certainement l'une des réalités de notre société contemporaine la plus fréquemment évoquée, notamment à travers les médias. Ma principale source d'information a été un excellent ouvrage d'Olivier Guéniat qui travaille aujourd'hui comme chef de la police judiciaire du canton de Neuchâtel.

Le grand intérêt de la démarche d'Olivier Guéniat est d'être très proche des situations concrètes liées à la délinquance juvénile, tout en manifestant

un grand intérêt pour les sources psychiques de comportements qui alarment souvent nos concitoyens, même si beaucoup d'entre eux ne sont pas concernés directement par l'agressivité des jeunes. Comme le relève Olivier Guéniat au début de son ouvrage, les statistiques et fichiers de la police nous montrent que les délits des jeunes en Suisse ne sont pas beaucoup plus élevés aujourd'hui qu'il y a une vingtaine d'années.

Olivier Guéniat le recommande, il est

important d'étudier la délinquance des jeunes en tenant compte des genres d'actions qu'ils mettent en œuvre. On constate, d'une part, une diminution du nombre des délits mineurs dans le domaine du cambriolage. La situation est par contre beaucoup moins rassurante pour les vols avec violence, impliquant des lésions corporelles. Les infractions liées à la violence ont beaucoup plus augmenté que celles dirigées contre le patrimoine.

Une approche intéressante nous fait entrer dans les rapports de violence dans le domaine scolaire. Le nombre d'écoliers acteurs de démarches de violence ou victimisés a augmenté dans les années 1990-2000. Il s'agit surtout d'agressions à caractère sexuel, avec coups et blessures, menaces graves; sans oublier les homicides qui se déroulent surtout dans la sphère familiale.

Autre phénomène marquant dans le domaine de la criminalité juvénile, les attaques en bandes contre les homosexuels. Les agressions sont aussi fréquemment liées chez les jeunes à leur propre pulsion homosexuelle et ils n'hésiteront pas à se livrer à la débâche pour gagner de l'argent. Encore une réalité inquiétante, la criminalité liée aux stupéfiants avec des vols,

brigandages, cambriolages dans les pharmacies à la recherche de ressources chimiques.

Devant de telles situations, Olivier Guéniat pense avec raison qu'il faudrait remonter aux origines des comportements agressifs et s'interroger sur la mise en œuvre de structures préventives dans les écoles et dans les familles. Comme il le relève très justement, les jeunes qui donnent dans la haine raciale souffrent souvent d'une vie intérieure marquée par une grande indigence culturelle, intellectuelle, ils ressentent aussi un manque de valorisation sociale. Olivier Guéniat insiste sur la démarche nécessaire d'aider les jeunes à combler en eux ce qu'il cerne très bien comme un «vide existentiel».

Pour conclure, je ferai la proposition suivante: si nous voulons comprendre et accompagner les jeunes délinquants dans leur cheminement, il est important que nous disposions de connaissances adéquates sur les composantes psycho-biologiques de l'agressivité. Dans cette perspective Henri Laborit nous propose une analyse très pertinente de la pulsion agressive, notamment dans son rapport à «l'inhibition de l'action». Comme le relève très justement le grand biologiste, «nous négocions notre instant présent avec tout notre acquis mémorisé inconscient».

Henri-Charles Tauxe,
écrivain, psychanalyste

Notes de lecture

Faut-il brûler les rites?

paru aux Ed. de l'Hèbe, collection La Question, sous la plume de Pascal Lardellier

Les rites remplissent d'incalculables fonctions pour le corps social et pour les diverses communautés qui le forment. Ils s'inscrivent dans la tradition et dans les coutumes. On pense au mariage et à sa robe blanche, aux examens qui couronnent des années d'études, aux faire-part et cérémonies de deuil, aux fêtes qui accueillent la naissance, etc. Le rite se doit d'avoir une image spectaculaire, d'être mis en scène, d'être répété. L'auteur pré-

cise: «Certains rites deviennent d'ailleurs des spectacles à part entière pour les touristes ou les téléspectateurs qui assistent par millions aux Ouvertures officielles des Jeux Olympiques ou aux mariages royaux». Les rites véhiculent des contextes hautement symboliques. Ils sont ressentis comme des instants privilégiés, qui rassurent, qui s'inscrivent dans la mémoire, qui aident à franchir un passage, à transfigurer la douleur. Il est im-

portant de ne pas perdre ou détruire les rites qui jalonnent nos vies: la carte de condoléances, celle de félicitations ou de la nouvelle année, l'envoi de fleurs, le coup de téléphone, gestes qui font vivre l'amitié, car sans rites il n'y a plus d'amitié. L'auteur termine par ces mots: «Le rite, comme formidable ouverture à autrui et creuset donnant une forme sociale à la relation, tout à la fois porte et pont».

Mousse Boulanger

Regards croisés sur l'adolescence

Les jeunes d'aujourd'hui sont-ils plus exposés à la drogue et à la délinquance? Sont-ils plus violents ou suicidaires? Dans l'affirmative, à qui la faute? A l'école? Aux parents? A la société?

Pour répondre à toutes ces questions, Marcel Rufo, pédopsychiatre, et Marie Choquet, épidémiologiste, confrontent leurs regards sur les adolescents. Tous les chapitres de ce livre sont construits de la même manière: après une brève exposition de faits et de statistiques, les deux auteurs dialoguent. La spécialiste des causes possibles des troubles et le clinicien exposent tour à tour leurs points de vue respectifs, dans un langage clair et sans emphase inutile. Dès les premières pages, il apparaît évident au lecteur qu'il a affaire à un ouvrage de vulgarisation intelligemment conçu et faisant preuve, plutôt, d'optimisme en-

vers une jeunesse qui se révèle, somme toute, ni pire ni meilleure que la génération précédente. Mais il ne manquera pas non plus de remarquer que les deux auteurs font preuve de simplicité et d'une certaine jovialité. Cela entraîne parfois des formules choc, qui ont l'avantage de frapper l'imagination et de retenir l'attention («Les parents, à une certaine époque, croyaient qu'ils devaient éduquer. Maintenant, les malheureux croient qu'ils doivent comprendre: ils sont foutus!» - page 62. Ou «On ne tape pas sur quelqu'un qui obéit. C'est parce que la fille a fait des progrès en égalité qu'elle prend des coups», page 69. De même, l'éclectisme des thèmes abordés (recomposition familiale, école, sexualité, troubles du comportement, etc...) permet de présenter un tableau coloré et relativement exhaustif de la problématique.

Solutions éducatives

Certes, il ne saurait être ici question de résoudre des difficultés ou de proposer des solutions éducatives. Telle n'est pas d'ailleurs l'ambition des auteurs. On peut les soupçonner d'avoir eu plaisir à échanger entre eux et à coucher leurs propos sur le papier. On peut aussi leur rendre grâce de leurs efforts d'information et leur souci d'éviter autant que possible le jargon du spécialiste. Mais, même si cette critique ne concerne pas l'entier du livre, trop de badinage et de cabotinage tend à faire perdre quelque crédit à leur essai.

Jean Grin

Marcel Rufo et Marie Choquet, Regards croisés sur l'adolescence. Son évolution, sa diversité, (Essai), Anne Carrière, Paris, 2007, 514 pages.

Source: GaucheHebdo, 19 octobre 2007.



Une Coopérative d'habitants...

Pour rester à Genève, citons INTI, coopérative d'habitants sans but lucratif. La quinzaine de ménages qui la composent ont, ensemble, construit leur immeuble à Cressy, dans la banlieue genevoise. Ils y sont installés depuis un peu plus d'un an. INTI désire offrir des logements de qualité aux prix les plus bas possibles mais aussi partager un certain nombre de locaux favorisant ainsi les échanges entre cultures et générations. La coopérative cherche à être un lieu ouvert, propice à l'intégration et aux échanges plutôt qu'un espace exclusivement privatif. A noter que ce projet bénéficie d'une subvention européenne. Nous reviendrons sur le sujet.

D'après HABICOOP coopérative d'habitants, Schneider, coopérative INTI, 3 rue Ed. Vallet, 1232 Confignon, tél. 022 793 32 35

Pédaler pour gagner plus...

En Belgique, certaines entreprises proposent à leurs employés 0,15 € au km, s'ils viennent au travail en vélo. Cette démarche, qui profite à la santé du travailleur, et à celle de l'entreprise, peut rapporter à un employé habitant par exemple à 5 kilomètres de son entreprise la coquette somme de 330 € par an.

D'après «L'âge de Faire», NC 11, été 2007

La cuisson écologique

L'association «Bolivia Inti-Sud Soleil» travaille à promouvoir une méthode originale et écologique pour cuire les aliments: le four solaire. Un cuiseur solaire est constitué d'une caisse inférieure en aluminium avec une plaque de fond noire, d'une cais-

se extérieure en bois isolée et d'un double vitrage. La lumière qui traverse les vitres est absorbée par la surface noire et transformée en chaleur. Le rayonnement infrarouge ne peut retraverser le verre et la température intérieure atteint 170 à 190 degrés, par beau temps. Grâce à des équipes locales dans 3 pays andins (Bolivie, Pérou et Chili), ils proposent des stages permettant de fabriquer son propre cuiseur solaire. un suivi par l'équipe locale a lieu pendant les 4 mois qui suivent le stage. Depuis 1999, ce sont plus de 6000 cuiseurs solaires qui ont été construits dans les Andes. Le cuiseur solaire fonctionne aussi parfaitement en France et des stages de construction et d'utilisation sont organisés à Nantes.

D'après «L'âge de Faire», Novembre 2007
Voir aussi: système SODIS (www.sodis.ch)

Enfin une loi favorisant le solaire!

Une abonnée de *L'Essor* et amie fait part, dans le journal «24 Heures», de son expérience positive concernant des panneaux photovoltaïques installés sur son propre toit. Ses 32 m² produisent, depuis janvier 2006, plus de 3000 kWh par an, dont le surplus est déversé dans le réseau public. A partir de 2008, une telle installation sera compétitive car une nouvelle loi fédérale entrera en vigueur, qui impose aux entreprises électriques de racheter le courant photovoltaïque au prix coûtant, c'est-à-dire entre 72 et 95 centimes le kWh au lieu des dérisoires 15 centimes payés actuellement par la Romande Énergie.

D'après «24 Heures», 19 novembre 2007,

Mme C. Hein-Vinard, 8 route des Monts, 1807 Blonay

Une éolienne à la maison

Georges Gual, un Français, a mis au point une éolienne individuelle. D'un diamètre de 4 mètres et haute de 2 mètres, elle tourne dès 7 km/h de vent (contre 15 km/h pour une éolienne à hélice) Entre 10 et 15 000 €.

Un signe dans la bonne direction

Seize espèces d'oiseaux sont sauvées de l'extinction. En voie de disparition il y a encore 12 ans, elles sont désormais tirées d'affaire, selon un audit de l'organisation Birdlife International. Parmi eux, le condor de Californie ou l'ibis chauve du Maroc.

Mourir plus vert

En Angleterre, John Cossharn, propose de composter les corps des défunts. La crémation dit-il, est «irresponsable»: atteindre 1100°C pendant soixante-quinze minutes consomme 285 kWh de gaz et 15 kWh d'électricité. Il offre un sarcophage en fibres naturelles, qui se décompose en quelques semaines et permet l'aération du compost.

N'hésitez pas à envoyer vos bonnes nouvelles à Yvette Humbert Fink, 26, rue de la Paix, 1400 Yverdon-les-Bains, tél./faxe 024 425 35 15. Merci!

Paix sur la terre... avec un peu de bonne volonté

La 1^{ère} journée internationale de la non-violence, lancée par l'ONU et organisée le 2 octobre dernier, jour anniversaire de la naissance de Gandhi, a été l'occasion pour le public de (re)découvrir les lignes directrices de cette méthode d'action. *L'Essor* y consacrera son premier forum en 2008, avec pour but d'en présenter les principes fondateurs, de les examiner à l'épreuve du monde d'aujourd'hui,

et de vous faire découvrir quelques-uns de ceux qui l'appliquent et/ou en font la promotion. Si vous avez envie de participer, à ce forum, ou aux suivants, n'hésitez pas à prendre contact avec nous. Pour obtenir plus de détails sur un thème, ou pour annoncer à l'avance votre intention d'envoyer une contribution, écrivez-nous, à redaction@journal-lessor.ch

Tous les forums de 2008	Délai rédactionnel
La non-violence	1 ^{er} février 2008
Décroissance, démographie	15 mars
Alimentation et climat	15 mai
Maltraitements	15 juillet
La civilisation de l'image	15 septembre
Le racisme	15 novembre

L'essor

Journal indépendant travaillant au rapprochement entre les humains et à leur compréhension réciproque.

Équipe de rédaction
Mousse Boulanger, Rémy Cosandey, Yvette Humbert Fink, Susanne Gerber, Henri Jaccottet, Pierre Lehmann, Delia Mamon, Emilie Salamin-Amar, Edith Samba, Agnès Zawodnik.

Administration et retours
L'Essor - Abonnements
Tunnels 16
2300 La Chaux-de-Fonds
ou par courriel : info@journal-lessor.ch

Rédacteur responsable
Rémy Cosandey
Léopold-Robert 53 - 2300 La Chaux-de-Fonds
032/913 38 08; cosandeyremy@hispeed.ch

Abonnement annuel : Fr. 36.- (20 euros)
CCP-12-2620-0 Genève

Composition et impression
Société coopérative du Journal
de Sainte-Croix - 1450 Sainte-Croix

L'essor - ISSN 1023-5663

délai pour le prochain numéro : 1^{er} février 2008
prochain forum : Paix sur la terre... avec un peu de bonne volonté